

Sujet 1 : Décrire tout de même un bon souvenir, ce qu'on a ressenti.

Nous sommes en ce moment en suspicion de choléra, parce que notre paquebot a fait escale à Malte, et qu'à Malte il y avait eu deux cas de choléra ! Conséquemment, nous sommes claquemurés dans une presqu'île et gardés à vue.

L'appartement dans lequel je t'écris n'a ni chaises, ni divans, ni table, ni meubles, ni carreaux aux fenêtres. Il n'y a rien de plus drôle que de voir nos gardiens qui communiquent avec nous à l'aide d'une perche, font des sauts de mouton pour nous éviter quand nous les approchons, et reçoivent notre argent dans une écuelle remplie d'eau.

Hier soir, Sassetti a failli les faire dégringoler de l'escalier à grands coups de pied dans le bas des reins. Pour nous purifier, cet imbécile était venu nous empêter avec des fumigateurs de soufre. Notre malheureux groom était déjà presque asphyxié et toussait comme cent diables enrhumés.

Quand on veut leur faire des peurs atroces, on n'a qu'à les menacer de les embrasser pour qu'ils pâlissent. En résumé, quoique nous soyons dans un local étroit, nous rions beaucoup. D'ailleurs nous avons sous les yeux un des panoramas les plus splendides du monde : la mer bleue comme de l'eau d'indigo bat les pieds du rocher sur lequel nous sommes huchés.

Gustave Flaubert, à Beyrouth, le 23 juillet 1850.

Sujet 2 : Remercier quelqu'un.

19 novembre 1957

Cher Monsieur Germain,

J'ai laissé s'éteindre un peu le bruit qui m'a entouré tous ces jours-ci avant de venir vous parler un peu de tout mon cœur. On vient de me faire un bien trop grand honneur, que je n'ai ni recherché ni sollicité. Mais quand j'ai appris la nouvelle, ma première pensée, après ma mère, a été pour vous. Sans vous, sans cette main affectueuse que vous avez tendue au petit enfant pauvre que j'étais, sans votre enseignement, et votre exemple, rien de tout cela ne serait arrivé. Je ne me fais pas un monde de cette sorte d'honneur mais celui-là est du moins une occasion pour vous dire ce que vous avez été, et êtes toujours pour moi, et pour vous assurer que vos efforts, votre travail et le cœur généreux que vous y mettiez sont toujours vivants chez un de vos petits écoliers qui, malgré l'âge, n'a pas cessé d'être votre reconnaissant élève.

Je vous embrasse, de toutes mes forces.

Albert Camus

Sujet 3 : Un animal qui apporte du réconfort...

Le chat et le soleil

Le chat ouvrit les yeux,
Le soleil y entra.
Le chat ferma les yeux,
Le soleil y resta.

Voilà pourquoi, le soir
Quand le chat se réveille,
J'aperçois dans le noir
Deux morceaux de soleil.

Le Chat

Je souhaite dans ma maison :
Une femme ayant sa raison,
Un chat passant parmi les livres,
Des amis en toute saison
Sans lesquels je ne peux pas vivre.

Guillaume Apollinaire, *Le Bestiaire, ou Cortège d'Orphée*, 1911

Maurice Carême, *L'Arlequin*, 1970

Sujet 3 : Un animal qui apporte du réconfort...

Le petit prince rencontre un renard, et ils discutent de la notion d'apprivoisement. Ce passage insiste sur la joie qui unit le maître et l'animal apprivoisé.

- [...] Je cherche des amis. Qu'est-ce que signifie « apprivoiser » ?

– C'est une chose trop oubliée, dit le renard. Ça signifie « créer des liens... »

– Créer des liens ?

– Bien sûr, dit le renard. Tu n'es encore pour moi qu'un petit garçon tout semblable à cent mille petits garçons. Et je n'ai pas besoin de toi. Et tu n'as pas besoin de moi non plus. Je ne suis pour toi qu'un renard semblable à cent mille renards. Mais, si tu m'apprivoises, nous aurons besoin l'un de l'autre. Tu seras pour moi unique au monde. Je serai pour toi unique au monde...

– Je commence à comprendre, dit le petit prince. Il y a une fleur... je crois qu'elle m'a apprivoisé...

– C'est possible, dit le renard. On voit sur la Terre toutes sortes de choses...

– Oh ! ce n'est pas sur la Terre, dit le petit prince.

Le renard parut très intrigué :

– Sur une autre planète ?

– Oui.

– Il y a des chasseurs, sur cette planète-là ?

– Non.

– Ça, c'est intéressant ! Et des poules ?

– Non.

– Rien n'est parfait, soupira le renard.

Mais le renard revint à son idée :

– Ma vie est monotone. Je chasse les poules, les hommes me chassent. Toutes les poules se ressemblent, et tous les hommes se ressemblent. Je m'ennuie donc un peu. Mais, si tu m'apprivoises, ma vie sera comme ensoleillée. Je connaîtrai un bruit de pas qui sera différent de tous les autres. Les autres pas me font rentrer sous terre. Le tien m'appellera hors du terrier, comme une musique. Et puis regarde ! Tu vois, là-bas, les champs de blé ? Je ne mange pas de pain. Le blé pour moi est inutile. Les champs de blé ne me rappellent rien. Et ça, c'est triste ! Mais tu as des cheveux couleur d'or. Alors ce sera merveilleux quand tu m'auras apprivoisé ! Le blé, qui est doré, me fera souvenir de toi. Et j'aimerai le bruit du vent dans le blé...

Antoine de Saint-Exupéry, *Le Petit Prince* (1943), chapitre 21 (extrait)